

tion, avec saint Jérôme, du mystère inclus sous l'ordre même des mots, et *verborum ordo mysterium est*. La qualité de leur vie intérieure les garantit contre les dangers de ce littéralisme étroit, comme elle leur épargnait à propos du *non est fas*, ceux du pharisaïsme possible et, à propos de l'interprétation scripturaire, ceux de l'erreur et de la fantaisie exagérée. Assoupli de la sorte à la chaleur de leur vie spirituelle, leur culte minutieux de la langue biblique va naturellement les induire, elle qui surtout dans la *lectio divina* concourt à l'aliment de cette vie, à l'utiliser pour traduire avec le maximum de convenance, sinon de précision impossible en ces matières, leurs expériences intimes. Le rapprochement de deux textes de saint Bernard semble justifier ce point de vue.

Auparavant, cette remarque peut-être s'impose : saint Benoît lui aussi, paraît déjà l'avoir partagé et leur montrer l'exemple. Son expérience intime, s'il se retient habituellement de la livrer à travers les chapitres de sa Règle, il la laisse un peu deviner entre les lignes du Prologue. Elle se révèle toute imprégnée de la Bible, et cette imprégnation influe sur le texte qu'elle inspire. On y relèvera en particulier l'importance du psaume 33, dont les versets 12-18 sont cités, et d'où vient, pour le dire en passant, le *gustate et videte quoniam suavis est Dominus*, cher à saint Bernard. Il n'est pas possible de bien comprendre le Prologue, sans tenir ce psaume 33 à l'arrière-plan de sa mémoire et sans s'ouvrir de tout son être à son ambiance. Parce que saint Benoît et ses lecteurs sont chrétiens et non juifs ; vivent sous la Nouvelle Loi, non sous l'Ancienne, et interprètent et nuancent et complètent celle-ci par celle-là ; qu'ils sentent les correspondances secrètes entre les deux, il convient, pour bien restaurer l'atmosphère de ce Prologue, de relier tous les autres textes scripturaires cités avant et après ce groupe de versets et de les centrer sur eux, sur ces deux idées maîtresses : l'amour, *qui vult vitam*, et le bonheur, *et dies videre bonos*. Atmosphère bénédictine, atmosphère déjà bernardine.

On va pouvoir en juger par la confrontation annoncée de deux textes de saint Bernard. Dans le premier, il relève la coutume familière à l'Écriture d'envelopper sa mystérieuse sagesse dans nos mots à nous ; de cacher Dieu dans des figures, dans des images sensibles : liqueur précieuse versée en des coupes viles ; Dieu, pourtant, se sert de ces dernières pour s'insinuer lui-même en nos cœurs, pour nous abreuver l'âme de ses mystères les plus secrets¹. Dans le second, il souligne sa joie de saisir toute occasion

1. On répète ici le texte déjà rencontré p. 53 : *Geramus morem Scripturae, quae nostris verbis sapientiam in mysterio absconditam loquitur; nostris affectibus Deum, dum figurat, insinuat; notis rerum sensibilium similitudinibus, tanquam*

convenable de couler sous des mots de l'Écriture, comme en des vases splendides, ses pauvres pensées, afin de rendre celles-ci plus aimables à l'auditeur ou au lecteur¹. Là, pris tel quel, même en sa grossièreté rudimentaire, le langage humain enchâsse d'inestimables joyaux. Ici, devenu pour l'avoir simplement touché, d'une valeur elle-même sans prix, il en revêt comme d'un manteau royal, les pensées humaines de toute extrême. Si le penseur se nomme Bernard de Clairvaux, quelle réussite ne pas espérer? Lui-même avoue son empressement dans l'emploi de ce procédé : *libenter*. On sent chez lui une habitude prise, pour un motif donné : l'agrément et le profit spirituel pour les âmes d'une lecture, d'un sermon ; à cause du contexte et de l'objet même de la réflexion, il ne faut pas omettre ce double sens de *gratiora*².

Ces deux textes, après lecture attentive, donnent bien, surtout l'extrait du sermon sur le Cantique, l'impression de traduire, non seulement une remarque générale, mais une expérience personnelle de Bernard. Ainsi, peut-on dire, en adoptant de plein gré si étroitement le style biblique, il rend à la Bible, ce qu'il doit à la Bible. On peut trouver là, semble-t-il, avec beaucoup de raison, quelque lumière sur les origines du style de l'abbé de Clairvaux : en tout premier lieu, sans aucun doute, l'amour de l'Écriture pour elle-même, don de Dieu, enveloppe savoureuse et intelligible du divin Amour ; aussitôt après, reconnaissance pour les grâces reçues à sa lecture, pour le suave contact de Dieu qu'elle réserve à ses lecteurs pénétrants, habiles dégustateurs, au secret de leur âme, des breuvages versés par le ciel. On devine, entre la Bible et Bernard, un véritable assaut de prévenances, d'effusions mutuelles et d'amour, où comme dans le combat de Jacob et de l'ange, la Bible, messagère elle aussi, ange du Dieu de Désir, *Deus Desiderans*, avide de défaite, devait être vaincue. Elle s'abandonne aux conditions, aux mains du vainqueur. Celui-ci se revêtit d'elle comme d'un trophée ; ses disciples avec lui : Guillaume de Saint-Thierry le premier, Gueric d'igny, Aelred, Gilbert de Hoiland, etc. se partagèrent selon leur attrait, ces dépouilles³. L'influence de Bernard passe même les bornes

quibusdam vilioris materiae poculis, ea quae pretiosa sunt, ignota et invisibilia Dei, mentibus propinat humanis. *In Cant.*, LXXIV, 2, 1139C.

1. *Libenter, ut mihi congruere video, verba sanctorum assumo, quo vel vasculorum pulchritudine gratiora fiant quaecumque in eis lectori apposuerim. De Laud.*, B. M. V., III, 1, 71B.

2. La présence de ce deuxième texte dans les homélies sur le *Missus est* nous permet au surplus de saisir l'ancienneté du procédé chez saint Bernard : dès cette époque, il le présente comme une habitude chère, *libenter*.

3. Relire, p. 37 la citation de D. WILMART et se reporter à son contexte : *Auteurs spirituels...* ; voir aussi, du même auteur : *La Préface de la Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, *Rev. Bénédictine*, t. XXXVI, 1924, p. 240. — Plus dialecticien, ISAAC DE L'ÉTOILE subira moins cet attrait. Mais voici la contrepartie : son dénuement verbal,

de Cîteaux. Il n'est que de lire Pierre de Celle pour s'en convaincre, ou les Victorins. Mais saint Bernard demeure le modèle et la vraie source. Les auteurs d'autrefois et d'aujourd'hui semblent d'accord à ce sujet. Peut-être l'expression qu'ils donnent à leur pensée mérite-t-elle un moment d'attention et un surcroît de précision.

Déjà au XII^e siècle, après une peinture fortement colorée du style non seulement parlé mais écrit du saint abbé, Geoffroy, longtemps son secrétaire, puis son biographe, en montre l'origine dans ses rapports avec les Saintes Écritures. Il usait de ces dernières avec une telle liberté et un à-propos si aisé que, vis-à-vis d'elles, il faisait figure non de suiveur, mais de devancier, de chef, les menant lui-même où il voulait, *utebatur sane Scripturis tam libere commodeque, ut non tam sequi illas quam precedere crederetur, et ducere ipse quo vellet*. Cela confirme bien l'image employée plus haut de la Bible, captive volontaire de Bernard. Geoffroy continue par cette remarque profonde : *auctorem carum ducem Spiritum sequens*, pour lui, il suivait l'Esprit Saint leur auteur¹. Saint Bernard, orateur ou écrivain, entre l'Esprit Saint et l'Écriture, sur le passage même de l'inspiration divine, serviteur de l'un, maître de l'autre : maître parce que serviteur ; maître de conduire à son volonté, *quo vellet*, de manier et remanier, *manipulare et tractare*, cette écriture à lui livrée, *pro nobis, propter nos*, pour l'accommoder à son propre style et l'y entrelacer.

douloureux et avoué, devant l'indicible à dire, l'inconnaissable à enseigner, videtis fratres, quantas patimur angustias, quanta languemus verborum inopia, cupientes de indicibili aliquid proprie dicere, docere de incomprehensibili, P. L., CXCIV, 1762D. SAINT BERNARD et ses vrais disciples ignorent ce tourment. Ils s'appuient sur la Bible ; parlent la Bible ; jamais ne leur viendrait à l'idée que les mots dont Dieu se sert pour se faire connaître soient insuffisants et n'expriment pas aussi complètement que possible ce Dieu décidé à se révéler aux hommes. Mêlés à leurs mots humains, ces mots divins arrivent à tout dire et sinon à tout faire comprendre à l'intelligence, du moins à tout faire sentir au cœur. Défaillent-ils parfois malgré tout ? Dieu intervient alors ou ses anges, et toute une pédagogie divine (décrite au commentaire du *vermiculatus argento*, *In Cant.*, XLI, 3-4, 986A-B) dont les lumières ne visent pas seulement la formation de l'heureux élève, mais par lui l'enseignement des autres. Bernard et les siens, d'autre part, le savent : cette Bible n'est que charité et son langage est celui de l'amour. Or l'amour, ils le savent aussi, est identique en Dieu et en nous. L'amour nous met de plein pied avec Dieu (*In Cant.*, LXXXIII, 4, 1183B). Seul donc le langage de l'amour sera capable d'exprimer Dieu de la façon la moins décevante et de nous le mieux faire connaître. Si cette connaissance ou la demande au langage de la raison, au langage de l'analogie, comme Denys l'Aréopagite et Isaac de l'Étoile (voir pour ce dernier l'article du P. ANDRÉ FRACHEBOUD, dans *Collectanea Ordinis Cisterciensium Reformatorem*, 1947, pp. 328-341 et 1948, pp. 19-34) ; si on les demande aux « méthodes d'affirmation, de négation ou d'éminence » (*ibid.*, p. 335), la conclusion s'impose aux vieux auteurs : on ne peut qu'aboutir à ce tourment et à cette tristesse de rester infiniment au-dessous de l'Objet de la connaissance. Tristesse et tourment, on les trouve aussi chez Bernard et les siens ; non pas toutefois de ne pas savoir dire ou comprendre ; mais des « vicissitudes » de l'amour, des embrassements traversés, de toucher presque le Bien-Aimé, de n'en être séparé que « par la seule paroi de la mortalité » (GUILLAUME DE S.-T., *Expos. sup. Cant.*, l. c., 530C, et ailleurs ; SAINT BERN., *In Cant.*, LXXIV, 1-10, 1139-1144 et ailleurs).

1. *Vita Prima*, III, 3, 7, P. L., CLXXXV, 307B.

Quoi de plus facile, après tout, pour un homme capable en sa prière et sa méditation de tenir sous son regard la Bible entière éployée¹. Les contemporains de saint Bernard, on le voit, ses intimes surtout, se montraient perspicaces.

Les nôtres ne vont pas tout à fait aussi loin. De nos jours, pour ne pas remonter trop haut. M. Gilson parle des « sources scripturaires, où la pensée de saint Bernard baigne plutôt qu'elle n'y puise »² ; ce qui rejoint la remarque empruntée plus haut à Guillaume de Saint-Thierry³. Pour le P. Maur Standaert, « la pensée et le langage (de saint Bernard) sont tellement pétris de l'Écriture et des termes scripturaires, que le départ entre les deux est à peine possible »⁴. M. Losski constate : « La langue de la Bible était devenue la langue naturelle de son esprit... formé par la lecture et la méditation constante des textes sacrés, l'esprit même de Bernard est devenu « biblique », ne pouvant s'exprimer autrement que dans la langue de la Bible »... Il ne cite pas l'Écriture ; il emploie simplement « pour traiter des choses spirituelles, la langue spirituelle par excellence, celle de la Révélation... Il y a un lien intime entre son esprit et l'esprit des Saintes Écritures »⁵. Il convient cependant, pour toucher le fond du problème, de creuser encore et, puisqu'il s'agit aussi bien de spiritualité, d'aller jusqu'à la notion de vie ; d'instaurer à propos de style, entre la Bible et saint Bernard une relation vivante : celle dont on a parlé naguère avec lui, *in talibus vita spiritus mei*⁶. On voudrait pouvoir dire d'un tel style : ils seront deux dans un même langage. Après avoir uni jadis le Dieu Inspirateur et l'amour inspiré, cette langue sacrée unit maintenant ce même Dieu et Bernard et le spirituel cistercien. La Bible est vivante. « Ce document respire », dit Claudel quelque part. Il vit d'une vie secrète : celle de Dieu mystérieusement présent sous les formules ; d'une vie assimilable grâce au sens spirituel du goût et devenant par cette assimilation, qui est compénétration et mélange intime, vie du lecteur. Des profondeurs de l'âme,

1. *Ibid.*, et plus haut, p. 113.

2. *La théologie mystique de saint Bernard*, l. c., p. 35.

3. Plus haut, pp. 129 seq.

4. *Le principe de l'ordination dans la théologie spirituelle de saint Bernard*, thèse dactylographiée, Louvain, 1944, p. 134.

5. *Étude sur la terminologie de saint Bernard*, dans *Bulletin du Cange*, t. XVIII, 1943, pp. 82-87. A la génération précédente, D. Bessu écrivait : saint Bernard « est l'homme de la Bible, dont les idées, les images, et les mots coulent de sa plume et de ses lèvres comme de source. Il se l'est assimilée par l'étude et la contemplation ; elle embellit et illumine sa pensée et sa langue. Cependant cette pensée est très personnelle. Mais à force de lire et de méditer les livres saints, il se forme entre son intelligence et celle des écrivains sacrés, une union telle que des idées et des sentiments identiques s'extériorisent spontanément en une langue de même allure. C'est ce qui fait sa grande originalité ». *Les mystiques bénédictins des origines au XIII^e siècle*, Paris, 1922, p. 163.

6. P. 51 et note 5.

où se fait l'assimilation, cette vie se répand dans tout l'organisme spirituel et trouve sa plus parfaite extériorisation dans le langage qu'inventa et mit au point l'ardent et lumineux esprit de saint Bernard. Son style opère une nouvelle « mixture » vivante et efficace, à joindre au groupe de celles qu'il découvrit et décrivit dans l'œuvre créatrice et rédemptrice de Dieu. Seul un style de cette espèce est capable de correspondre justement à la conception de la Bible vue, aimée et comprise par les Cisterciens, dont le début de ce livre détailla les nuances. Seul, il se montre digne de la Parole divine qu'ils ambitionnent à la fois de seconder et, rêve fou cependant réalisé, de féconder. « Comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent plus, mais qu'elles abreuvant la terre, la fécondent et font germer, et qu'elles donnent la semence au semeur et le pain à celui qui mange, ainsi ma parole qui sort de ma bouche ne retournera pas à moi sans fruit, mais elle fera tout ce que je veux, et elle produira tous les effets pour lesquels je l'ai envoyée, dit le Seigneur Tout-Puissant »¹. Mariée à la Parole de Dieu, vivant avec elle d'une vie commune et harmonieuse, la parole de Bernard en reproduit les fruits. Soumise à Dieu, la Parole Divine, on vient de l'entendre, fait tout ce que Dieu veut, *faciet quaecumque voluit*. Soumise à Bernard, la Bible, Parole de Dieu, se laisse conduire où Bernard veut, *ducere ipse quo vellet*, selon l'expression de Geoffroy. Une telle union des volontés, simplement à propos de style et de langage, suppose tout un arrière-plan d'intimité et de vie mystique. Elle touche à cet accord des volontés qui, grâce au *liant*, à la glu, *glutinum*, de l'amour², réalise l'*unitas spiritus* et marie l'âme au Verbe, à la Parole de Dieu personnifiée, *maritat animum Verbo*³. L'on s'en rend compte maintenant : c'est dans ces hautes sphères de l'Amour qu'il fallut porter la langue scripturaire de saint Bernard pour en comprendre et en faire ressortir la vraie originalité en même temps que l'influence hors de pair. Et voici qu'apparaît une traduction possible du titre de *magister* souvent décerné par ses moines à leur abbé. Maître, en effet, non pas *ès-Écritures*, mais *de l'Écriture* ; maître, c'est-à-dire non connaisseur et docteur, au sens habituel des écoles, mais possesseur et dominateur de la Bible.

C'est surtout vrai pour saint Bernard, véritable inventeur du genre. Avec lui, on l'oublie trop souvent, on a quitté toute interprétation, de telle sorte qu'elle soit ; tout symbolisme ou allégo-

1. *Isaïe*, LV, 11-12 (et fin de l'*Épître* du premier mardi de Carême). Saint Bernard connaissait et aimait ce texte ; au sermon du mercredi saint, n° 8, par exemple, il l'associe avec une émotion visible au « Père, pardonnez-leur... » de Notre Seigneur en Croix ; cf. 267A.

2. *In Cant.*, LXXI, 8, 1125B.

3. *In Cant.*, LXXXIV, 3, 1182C.

risme ; toute espèce de sens : littéral, moral, anagogique ou autres ; en retrouverait-on les divisions ou les noms, ceux-ci ni celles-là ne se portent garants du contenu qu'on les charge d'étiqueter. Il nous place devant ce phénomène inédit : la Bible devenue le langage d'un homme, lui servant à exprimer tous ses sentiments et toutes ses pensées sans exception ; passant tout entière, non seulement dans ses effusions intimes avec Dieu, mais dans ses sermons, ses traités, ses lettres, même les plus éloignées des questions spirituelles¹. D'où il faut conclure : la Bible-langage n'est plus la Bible-enseignement, la Bible-argument ; elle n'est même plus ce trésor inépuisable où l'on fouille sans cesse pour en tirer les richesses anciennes et nouvelles. Elle est à la fois moins et davantage. Moins car elle est en apparence devenue semblable aux langues ordinaires que l'emploi courant « vulgarise » ; davantage, car elle reste malgré tout elle-même, c'est-à-dire pénétrée du souffle divin qui l'inspira. Pliée à traduire la vie intérieure et même extérieure d'un homme, marquée tout entière par l'Esprit Saint, elle y emploie mots et phrases « soufflés » naguère, du moins au sens large, par ce même Esprit pour le salut de tout le genre humain. Associée à l'expression de pensées plus modestes ou d'événements familiers, elle leur confère une dignité inattendue. Maniée, enfin, par un artiste et par un saint, elle revêtira ce langage courant que la voici devenue, d'une opulence et d'un charme étrangers à la fois et bien supérieurs à toutes les rhétoriques du monde, flanquées de toutes leurs inventions verbales².

Mais que les exégètes de métier ne viennent point alors objecter la hardiesse damnable de tels rapprochements, de telles adaptations : il ne s'agit plus d'exégèse, mais d'emploi d'une langue ; les règles de l'exégèse ne jouent plus, cèdent aux lois du langage. On loue Corneille et « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles » ; Racine et « J'entendrai des regards que vous croirez muets ». On louera de même saint Bernard et tant de vues et comparaisons grandioses : on les trouve semées à profusion et signalées en cette

1. Voir D. A. LE BAIL, *L'Ordre de Cîteaux, la Trappe*, Paris, 1922, p. 122.

2. La langue biblique, créée par saint Bernard ne devait pas rendre sa pensée plus obscure, plus distante de l'auditoire, plus incommunicable. Au contraire, à l'opposée des langues sacrées en dehors du Christianisme, hermétiques, sybillines, sans alliage possible avec le langage courant, la Bible, langue sacrée du chrétien, se veut facile à comprendre, apte à transmettre à tous les hommes Dieu et son message, capable du maximum d'efficacité et de rendement. Elle ne perd nullement ces caractères en s'incorporant à l'élocution bernardine. Si trop souvent on ne le comprend plus, ce langage, ce n'est pas sa faute, mais la nôtre : nous ne connaissons plus la Bible, et à cause de cela nous ne réagissons plus à son contact, ne la reconnaissons même plus dans les phrases de saint Bernard, qu'elle obscurcit au contraire pour nous ; alors que pour ses moines elle en décuplait la chaleur et la lumière. Le modèle du genre en est peut-être bien le sermon de l'*Aqueduc*, 437D seq. Tout le monde l'admire, mais peu l'estime à son juste prix. Seul en appréciera beaucoup de richesses insoupçonnées, qui connaît à fond la Bible, ou qui n'hésitera pas, phrase à phrase et concordance en mains, à en acquérir la complète et savoureuse intelligence.

étude. Cessera-t-on de le louer si, usant de sa langue, la Bible, il insère dans les élans de son génie humain des phrases ou des mots inspirés? Lui reprochera-t-on l'« O Eugène, que nous sommes bien ici, *O Eugeni, quam bonum est nos hic esse* »¹, sous prétexte qu'il plagie saint Pierre et rabaisse la Transfiguration? L'« âme assoiffée de Dieu, *anima sitiens Deum* »², parce qu'il démarque le *silivit in te anima mea* du Psaume? et, parce qu'elle se cache sous un texte scripturaire, la très fine et spirituelle allusion, glissée avec une légèreté de grand artiste au point final d'un sermon sur le Cantique³, à la maternité du supérieur; et tant d'autres passages que l'on se retient de citer?

L'on joindra encore, en vue de renforcer l'idée, qu'il ne s'agit plus ici d'exégèse, cette autre conséquence. Tout langage imprime à la pensée qui s'y coule, et plus peut-être à celle du génie, une note particulière qui parfois l'entrave ou même la déforme, du moins l'affecte en quelque manière et, en la traduisant, la trahit. Ainsi, sur un autre plan, la mélodie conçue parfaite dans le cerveau du compositeur devait compter naguère avec, si l'on veut, les sécheresses et les aigreurs du clavecin; aujourd'hui encore, avec les défaillances d'un instrument fantaisiste comme la flûte, si peu disposée parfois à chanter juste. Que de fois, peintres ou sculpteurs ont gémi de la lourdeur qu'oppose la matière à leur rêve! Le penseur utilise une langue fixée par l'usage et le temps; pourvue, malgré quelque souplesse, de règles strictes, d'une « personnalité » reconnaissable entre toutes; à même d'influencer parfois plus que mesure, les idées dont on lui confie l'expression: ne pourrait-on, en un certain sens, citer saint Thomas d'Aquin, lorsqu'il tentait de s'évader du cadre rigoureux de la Somme, parmi les plus illustres victimes de cette trahison du langage? Car on ne vise pas ici simplement les langues nationales; mais, à l'intérieur d'une même langue, tous les idiomes qui se sont organisés et durcis autour des diverses disciplines de pensée: philosophique ou poétique, morale ou religieuse. Seul, peut-être à l'extrême pointe de la pensée humaine, un Platon les domina tous et put se les asservir. Unique, en face de lui, et plus haute, parce que divine, se dresse la Bible. Elle transcende infiniment tous les langages et cependant les contient tous et offre à chacun sa formulation la plus parfaite. Platon, tout éblouissant que soit son envol, tient à la terre et ne peut que planer un instant avant d'y redescendre. La Bible descend du ciel en terre et y remonte, avec quelle efficacité, Isaïe vient de nous le dire; et le mouvement alterné de son vol, comme celui des anges sur l'échelle de Jacob, joint la terre et le ciel, le cœur de l'homme et le cœur de Dieu:

1. *De Cons.*, V, 4, 9, 793B (trad. DALLOZ, p. 221).
2. *In Cant.*, VII, 2, 807A.
3. *In Cant.*, XLIII, 4, dernière phrase, 995C.

Bernard de Clairvaux l'éprouva plus que beaucoup d'autres et toute son œuvre chante sa grâce. Comme tous les langages, le langage biblique influe lui-aussi sur la pensée qu'on lui confie. En plus des siècles et de l'usage, l'éternité, sa source originelle et toujours actuelle, lui confère une personnalité infiniment plus forte que celle des autres langages, plus envahissante, plus redoutable pour le penseur, désireux par hasard d'en employer les formules comme vêtement de ses propres réflexions. Mais qui ne voit la différence? Drapant l'idée humaine, le langage biblique, bien loin de la trahir, l'accomplit; de la fausser, la redresse; de l'appauvrir, l'enrichit; car il est Parole de Vérité et de Vie, Loi d'Amour. Et cela d'autant mieux que, pour saint Bernard, cette comparaison du manteau, après tout ce que l'on vient de dire sur son style, se révèle bien insuffisante. C'est de compénétration que l'on parlait plus haut, d'union intime des volontés par l'usage du goût spirituel, dans et pour la vie, dans et pour l'amour. Toutes les pages de cette étude, à vrai dire, inclinent à confirmer ces vues touchant le style de Bernard: ce n'est pas la personnalité d'une langue qu'il affronte et qu'il vainc dans son emploi de la langue scripturaire, ce n'est même pas l'Écriture, comme disait Geoffroy, c'est une *Personne*, c'est le Dieu de Désir, *Deus Desiderans*, c'est le Christ-Époux qui, sous le manteau, sous l'écorce, au-delà du voile déchiré, l'attend pour l'échange et la fusion des langages et des âmes, pour le mariage spirituel¹.

1. Des réflexions précédentes, on rapprochera ces extraits de G. G. SCHOLEM, *Les grands courants de la mystique juive*, Paris, 1950, pp. 26-27; « Tous les mystiques juifs... sont unanimes à donner une interprétation mystique à la Tora. La Tora est pour eux un organisme vivant, animé par une vie mystérieuse qui bat et circule sous l'écorce de son sens littéral...; elle ne consiste pas seulement en chapitres, en phrases et en mots; on doit plutôt la regarder comme l'incarnation vivante de la Sagesse divine... Elle ne représente pas seulement la loi historique du peuple choisi... » Envisagés ainsi, même s'ils n'ont pas livré beaucoup de leurs secrets aux interprètes (c'est un juif qui parle), les Livres sacrés « adressent un appel puissant à l'individu qui a découvert dans leurs mots écrits le mystère de sa vie et de son Dieu ». Dégagées de leur contexte moins orthodoxe évidemment, ces remarques d'un professeur d'Université en Israël montrent bien, concernant la Bible, l'unité du point de départ entre mystique chrétienne et mystique juive. Le bandeau sur les yeux, celle-ci finit par perdre pied. Rien de comparable chez elle à la cohérence de nos siècles patristiques fondés sur l'interprétation du Livre saint et y trouvant parmi les générations successives l'aliment à la fois unique et varié, comme la manne, de vie intérieure et d'union à Dieu. Simplement, comme le dit l'auteur, cet « appel puissant à l'individu », que Dieu, même mal connu, ne refuse jamais aux âmes de bonne volonté.

CHAPITRE VII

SPIRITUALITÉ BIBLIQUE

Bernard, auteur spirituel, non exégète. — Absence chez lui de système. — « Par la manière dont le cœur est fait ». — Absence des cadres et disciplines scolaires. — L'interprétation bernardine : approfondissement du sens religieux des textes sacrés. — Pour le cœur. — Pour une vie d'amour. — Œuvre de sentiment, d'expérience amoureuse, visant à la contemplation. — En face des dialecticiens. — Par manière de conclusion : essai de récapitulation.

Après ces considérations, l'on reconnaîtra sans peine le bien-fondé des remarques suivantes de M. Losski ; elles corroborent la tendance des pages précédentes à soustraire saint Bernard et les siens au domaine de l'exégèse, pour les confiner dans le seul champ de la spiritualité. « Saint Bernard ne fait que scruter les textes bibliques et pourtant, il n'est pas un exégète à proprement parler, dans le sens (par exemple) d'Origène ou saint Grégoire le Grand. Son rapport à l'Écriture est plus intime, plus immédiat que celui d'un exégète se trouvant en présence d'un texte qu'il interprète »¹. Obéissant à la lettre au *dilata os tuum et implebo illud*, ouvre ta bouche et je la remplirai, du Psalmiste, saint Bernard, il le dit lui-même, va à la Bible, bouche et cœur béants : *inhians*². Il emploie ce mot à propos de ses passages obscurs ; à plus forte raison doit-il largement s'ouvrir à l'impression des textes faciles. Et Dieu l'emplit à la lettre, le rassasie. L'exégète, lui, vient à la Bible muni de son arsenal scientifique. Il bride son attrait personnel, il comprime ses sentiments et ses émotions. Saint Bernard (et son école le suit), brûle déjà avant de lire et lit pour brûler davantage. Il ne lit même pas (*legere*), si l'on peut dire ; passant à travers les lignes, il pénètre au plus profond (*intelligere*) du texte saint, et se met en contact immédiat avec la divine Présence : non point savant, aimant ; non point exégète : spirituel.

1. *Étude sur la terminologie de saint Bernard*, dans *Bulletin du Cange*, t. XVIII, 1943, p. 82.

2. *Inhians*, In *Cant.*, LXVII, 7, 1106B.

Il faut le voir, par exemple, interpréter le *quod* de la formule évangélique... et angélique de l'Annonciation : *quod nascetur ex te sanctum*, la substance sainte qui naîtra de vous. Pour expliquer de nos jours, cette tournure d'apparence insolite, ainsi que d'autres analogues, la stylistique et la grammaire, l'histoire et la philologie marient leurs efforts, dissèquent, dissertent, comparent, reconstruisent. Saint Bernard y applique son cœur, son sens spirituel du goût. Et que son explication paraît simple et convaincante ! Et comme l'on croit avec lui que « nulle autre expression ne pourrait se trouver plus seyante ni plus digne, pour nommer cette substance éminente, magnifique, vénérable, qui, séparée de la chair très pure de la Vierge, devait, avec une âme qui lui fut propre, s'unir au Fils unique du Père. Les mots, chair sainte, homme saint, saint enfant, durent paraître à l'ange, insuffisants. Il employa donc ce terme indéfini : *sanctum*, une chose sainte. Car quel que soit ce qu'enfante une Vierge, cela ne peut être que singulièrement saint, du fait de l'Esprit qui le sanctifie et du Verbe qui se l'approprie »¹. On pourrait trouver beaucoup d'exemples semblables. Mais, encore une fois, il ne s'agit plus là d'exégèse, c'est de la spiritualité ; c'est chaude brise d'amour et non plus froide lumière de science.

Voilà ce qu'arrivent difficilement à comprendre certains lecteurs modernes. Pourtant, saint Bernard précise souvent ses intentions et son point de vue. « Je me soucie bien moins de textes à commenter que de cœurs à imbiber d'amour, *sed nec studium tam esse mihi ut exponam verba, quam ut imbuiam corda* »². Il est bon, pour la creuser davantage de redire cette citation déjà utilisée et de la replacer dans son contexte. Afin de ne laisser aucun doute sur sa qualité si souvent affirmée de père, de directeur, d'auteur spirituel et non d'exégète, saint Bernard continue : « Et c'est à moi que revient le devoir de puiser l'eau et de donner à boire, *et haurire et propinare me oportet* ; impossible de le faire en courant (comme voudraient les esprits vifs et impatients dont il vient de parler) ; il y faut manipulations diligentes et fréquentes exhortations, *quod non fit celeriter percurrando, sed tractando diligenter et exhortando frequenter* ; car il se doit aussi et surtout aux esprits lents, *tardioribus, et maxime* »³. On remarquera le *tractando*, qui rappelle le *manu palpare et tractare* associé naguère aux procédés de lecture en profondeur de la Bible et à l'usage du goût spirituel⁴. Avec les *propinare, haurire* qui l'accompagnent, il nous maintient dans l'atmosphère amoureuse de la sagesse, non dans celle de la science. Et l'on pourrait s'arrêter, ne serait-ce

1. *De Laud. B. M. V.*, IV, 5, 81D seq.

2. *In Cant.*, XVI, 1, 849A.

3. *Ibid.*

4. P. 91 seq.

que comme exemple de la minutie que nécessite toute lecture de saint Bernard, à l'opposition dans la phrase du début, des deux préfixes *ex-ponere, im-buere* : *ex*, qui extrait un à un les mots du texte biblique, les expose à l'action de tous les instruments décrits plus haut ; *im*, qui vise une âme, un intérieur à imprégner, à imbiber, à emplir.

Ailleurs encore : « Dans cet épithalame, il ne s'agit pas de peser des mots, mais de mesurer les mouvements du cœur »¹. Une telle réflexion convient ici au Cantique des Cantiques ; dans la pensée de saint Bernard, elle s'applique aussi bien à toute la Bible. Elle éveille un mot de Pascal, qu'auraient avec joie contresigné les vieux auteurs, car il résume au mieux leurs dispositions : « Je ne prends point cela par système, mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait »². C'est bien l'angle, en effet, par lequel ils attaquent la Bible. Point de système en eux : ni l'un de ceux qui se partageaient, nombreux et déjà bien tranchés, les écoles cléricales de leur temps ; ni même tel ou tel, venu d'Antioche ou d'Alexandrie, d'Augustin ou de Grégoire, et que vit fleurir l'âge patristique. Pourquoi ? Parce que la Bible elle-même ne fut point faite « par système », comme cela, sans faute, aurait eu lieu si elle avait premièrement visé la raison humaine : aucun motif donc de la « prendre par système ». Invention du Dieu de Désir, *Deus Desiderans*, elle fut faite — toute cette étude appuyée sur des textes cisterciens tend à le montrer — « par la manière dont le cœur de l'homme est fait ». Elle sort du cœur de Dieu et s'adresse au cœur de l'homme. Elle met le cœur de Dieu dans le cœur de l'homme, pour attirer ce cœur dans le cœur de Dieu. La « prendre par la manière dont le cœur de l'homme est fait », c'est, en même temps que rencontrer Dieu dans le cœur de l'homme trouver la meilleure manière de la goûter, de la comprendre et d'en vivre. Cette préoccupation de « la manière dont le cœur de l'homme est fait », cette pratique du « connais-toi toi-même », n'est-ce pas la meilleure explication de l'empressement de Bernard et de Guillaume rassemblés par la maladie à se pencher sur l'âme humaine, non par curiosité de psychologues, mais par avidité d'y découvrir avec et dans la structure du cœur le chemin de l'amour et la signification profonde du Cantique des Cantiques et le secret du cœur à cœur avec le Dieu de Charité³.

Comment le cœur de l'homme est-il donc fait, sinon à l'image et à la ressemblance de ce Dieu ? Cette « facture », une fois choisie et réalisée par Dieu, nous met avec lui, non sur le plain-pied de l'intelligence : aucune ressemblance possible, à cause de la diffé-

1. *In Cant.*, LXXIX, 1, 1163B.

2. *Pensées*, Éd. Bruns., 194bis.

3. *Vita prima*, I, 12, 59, P. I., CLXXXV, 259b.

rence essentielle de leur nature, entre Intelligence divine et raison humaine ; mais, par le libre arbitre, de nature identique chez Dieu, l'ange et l'homme, à égalité de volonté et d'amour avec Lui¹. Elle nous impose, cette « facture », à Dieu et à nous, le joug d'une même loi, la Loi d'Amour², dont la Bible nous apporte l'expression en un message non seulement général, mais individuel. Chacune de ses lignes, chacun de ses mots a été écrit pour chacun de nous. En inspirant l'auteur sacré, l'Esprit Saint voyait tous les hommes à la fois et chacun de ceux qui le liraient. Dieu, il sut accommoder aux besoins de chaque homme, et pour le toucher au profond du cœur, la moindre expression, la moindre nuance, faisant de chacune d'elles, pour reprendre toujours l'affirmation de saint Benoît, *reclissima norma vitae humanae*, une règle très sûre de vie humaine, une règle à prendre « non par système, mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait. »

Comme l'on se sent éloigné de l'exégèse, et combien ceux qui ne le sentent pas demeurent loin, eux, de l'exacte compréhension des vieux auteurs ! On pourra bien écrire, par exemple, à propos du *De Contemplando Deo* de Guillaume de Saint-Thierry : « Cette méditation est faite de notations successives, juxtaposées. Un texte scripturaire, cité littéralement, fait naître un concept : l'aspiration à réaliser ce concept en soi s'exprime par d'autres textes, appropriés plutôt que cités, et amène à d'autres considérations »³. Tout cela paraît fort juste, mais se révèle, à l'usage, encore plus insuffisant. C'est fort bien schématisé après réduction à un principe, ou plutôt à une suite logique : texte biblique littéral, concept, application pratique et personnelle du concept, appropriation d'autres textes, etc. Mais qu'on lise le *De Contemplando* en s'astreignant à ce schème, on le « dévitalise ». L'intrusion d'un cadre rationnel, même souple, en porte la responsabilité. Qu'on le lise, en revanche, comme une tendre « élévation sur les Mystères », *meditativa oratio*, sur les mystères de l'amour : en un mot, comme il fut écrit, tout s'échauffe et s'éclaire, *ardens et lucens*, le lien s'établit entre les « notations juxtaposées », le cœur est comblé ; après quoi, la raison peut bien, si elle veut, bâtir des cadres, mais non point les imposer.

D'abord obscurément, au temps des Pères, avec une clarté progressive au moyen âge, les cadres, c'est-à-dire les disciplines rationnelles de la philologie, de l'histoire etc. parurent nécessaires, pour faire œuvre scientifique, aux exégètes de métier. L'Église, par la voix des Encycliques contemporaines, les leur impose

1. *De Grat.*, III, 8 (fin) 1006B et IV, 9 (fin), 1007A.

2. Voir plus haut p. 54 seq.

3. Notes manuscrites de D. ANSELME LE BAIL, abbé de Chitnay, qui depuis, au cours de conversations familières, en reconnaissait volontiers l'allure un peu trop scolastique.

maintenant : ainsi, l'exégèse va rejoindre la théologie sur le haut degré où trône déjà cette dernière. Désormais, à niveau, et s'entraïdant avec bonheur, ces deux explicitations du divin message vont permettre de porter à une perfection jamais atteinte l'exposé scientifique de la doctrine chrétienne. Fruit principal du vivant apport, trop longtemps retardé, de l'exégèse, cet exposé ne contredira ni ne remplacera la Somme : il demeurera dans sa ligne. La parole de saint Thomas sur le don d'inspiration des auteurs sacrés restera toujours vraie : « La prophétie est d'abord et surtout un acte de connaissance..., instruit par Dieu, le prophète communique aux autres ce qu'il connaît, pour les édifier ». D'Origène à nos jours, il s'agit donc bien d'une science qui se cherche, se trouve, se perfectionne sur le plan intellectuel où, éclairée par la foi, la raison va de l'avant, déploie les moyens d'investigation, de discernement, d'analyse et de synthèse qui lui sont propres et fondent toute science.

Les auteurs cisterciens ne sont en aucune façon, ne veulent être à aucun prix des exégètes de métier ni des théologiens professionnels. Ils laissent, sinon ces titres que leur temps ignore, du moins ce ministère aux « maîtres » des écoles cléricales. Ils ne cherchent pas la science et ses lumières, mais la sagesse et l'amour. Si l'on osait démarquer saint Thomas, l'on dirait : pour eux, la prophétie est d'abord et surtout un acte d'amour..., « touché » par Dieu, le prophète communique aux autres ce qu'il sent, son expérience, pour les édifier, certes, mais surtout pour les inviter au cœur à cœur avec Dieu, au contact d'âme avec Dieu. Ils évoluent sur le plan affectif, sur le plan de l'amour. C'est leur sens de l'amour et, ici, puisqu'il s'agit de la Bible, plus précisément leur sens spirituel du goût qui va de l'avant, déploie toutes ses intuitions, ses finesses de savourement, en vue de l'assimilation finale pour la croissance de la vie amoureuse de l'âme. La raison suit. Son rôle pourrait être de définir, de codifier, de mettre en ordre. Elle semble parfois en venir au moment de le jouer : des définitions s'esquissent, des divisions s'amorcent. La plupart tournent court. Si quelques-unes aboutissent, on constate, à les examiner de près, qu'elles relèvent beaucoup plus du mouvement de la vie que de l'exigence rationnelle. Ils donnent par exemple à leur synthèse le nom d'*ordinatio*, mais sa seule loi, sa seule logique relèvent de l'*ordo charitatis*, de cet ordre de la charité, enseigné par l'Époux du Cantique, *ordinavit in me charitatem* pour mettre en ordre la vie de charité dans l'âme de l'Épouse.

Ce que veulent saint Bernard et ses disciples, ce qu'ils veulent et cherchent, c'est un approfondissement de leur vie religieuse par l'« approfondissement du sens religieux des textes sacrés »¹.

1. Les guillemets de cet alinéa et des suivants encadrent les citations d'un article

Ces « profondeurs d'expérience religieuse » que la Bible « recèle », ils les ont, surtout saint Bernard, dès longtemps pressenties avant de les ressentir, et ils y puisent à pleins textes. Partis de Dieu, avec saint Bernard, ils prennent contact avec le « message que Dieu (leur) adresse » par et dans cette expérience religieuse, qu'ils expérimentent eux-mêmes, *experientia-experimentum*, la transformant en leur expérience propre *proprium*¹. A partir de ce moment, c'est, entre la Bible et eux, entre Dieu et leur âme, une surenchère d'expériences et de révélations intimes. Saint Bernard n'a évidemment pas « vu la gloire du Christ » comme Isaïe au dire de saint Jean ; mais il a, de son propre aveu, ne serait-ce qu'en passant², expérimenté l'Amour Divin. Peut-on croire que, sorti de cet océan de feu, il n'en ait pas rapporté quelques lumières, *ardens et lucens*, directement reçues de la Science Divine ? Lui et les siens, fidèles disciples de saint Benoît, passent leur vie à « ruminer » la Bible. Le « sens spirituel religieux » de cette dernière ne se révélera-t-il pas à eux « dans l'effort même de pénétration du texte sacré » ? On le sait de reste après la lecture des développements variés de la présente étude.

Ces réflexions commandent l'attitude des vieux auteurs devant le « sens spirituel typologique » et le « sens littéral ». Ils ne s'occupent ni de « certitude » scientifique, ni de définition de foi. Ils cherchent à nourrir leur dévotion, non à meubler leur raison. Ils n'ambitionnent pas « la joie de découvrir des sens typologiques nouveaux » ; encore moins veulent-ils imposer leurs trouvailles. Même saint Bernard à chaque instant se réfugie dans son humilité, proteste de sa soumission à de plus experts³. Si l'Église, de nos jours, « s'oppose même à l'utilisation de tous les sens spirituels développés par les Pères », il faut ajouter que cet ostracisme ne joue que sur le plan scientifique doctrinal des Encycliques et n'atteint pas celui de la pure dévotion. Il vise exégètes, théologiens et leur clientèle ; ce que se défendent d'être les vieux auteurs, clients de la sagesse et de l'amour. Quant au sens littéral, « on se rend compte maintenant de la valeur et des richesses du sens littéral bien compris, celui-ci embrassant tout ce que les Pères demandaient au sens spirituel, et bien plus » ; remarque tout à fait rassurante sur la valeur et l'orthodoxie du sens spirituel des Pères. On le reconnaît aussi : « en réalité, les Pères n'expliquaient pas toujours la Bible ». Cela concerne si bien saint Bernard et ses disciples, que pour eux on doit enlever le « toujours » : ils ne voulaient, formés à la *divina lectio* bénédictine, qu'en extraire

de M. le Ch. CERFAUX : *La Méthode historique et la Bible*, dans *Revue générale belge*, 1948, pp. 216-228 ; on puise surtout au § III, pp. 221-225.

1. *In Cant.*, III, 1, 794A.

2. Voir, par exemple : *In Cant.*, LXXIV, 4-5, 1140C seq.

3. Voir plus haut, p. 58.

le suc religieux pour nourrir leur vie spirituelle. Ils y mettaient « ce que leur esprit religieux — d'ailleurs profondément chrétien et nourri de la moelle de la révélation, et en ceci, ils nous surpassent incomparablement, — leur suggérait d'y mettre ». Ce qui revient à dire ceci, en restreignant cette réflexion au sujet présent : saint Bernard et les vieux auteurs s'assimilaient la Bible et, comme l'oiseau pour ses petits, la dégorgeaient, nourriture toute faite, pour leurs auditeurs ou lecteurs. Procédé tout autre que scientifique. La méthode historique en exégèse, est œuvre d'intelligence visant à la science. Le procédé interprétatif, en spiritualité cistercienne, est œuvre de sentiment, d'expérience et d'amour, visant à la dégustation, au goût d'abord, *gustate*, à la vue, *videte*, à la contemplation ; d'un seul mot à la sagesse, *sapientia, sapere*.

Parce qu'« au sens littéral, le Cantique des Cantiques est vraisemblablement une allégorie », on concédera sur ce livre saint des explications « mystiques » ou « allégoriques », pourvu qu'elles ne se perdent pas trop dans un symbolisme de détails et de mots, ne s'écartent donc pas du sens littéral¹. Mais pour qui et pourquoi cette étroitesse ? Pour des exégètes de métier, passe. Quant aux spirituels, comme saint Bernard et les autres, du moment qu'ils respectent la ligne du sens littéral ainsi présenté, pourquoi cette défense de s'attacher au détail, au mot, véhicule du sens littéral ? N'est-ce pas, au contraire, témoignage de respect à ce sens ? N'est-ce pas aider à sa meilleure compréhension ? N'est-ce pas faire sienne, *ad abundantiam*, en l'élargissant, l'affirmation du Christ à propos de sa Loi : aucun *apex*, aucun *iota* n'en doit périr ? Car ces mots livrés par l'Écriture, ils les traitent, « non pas comme l'expression de concepts dont il faut découvrir et mesurer les limites, mais comme des « choses » venues du ciel puisque l'Écriture est inspirée, chargé dès lors de multiples sens superposés et dont la puissance d'évocation et de suggestion est telle qu'ils ouvrent à l'exégète », mais bien plus encore au spirituel, car on vient de voir les réserves imposées à l'exégète, « des perspectives indéfinies et que celui-ci » et davantage encore celui-là plus libre, « n'en aura jamais fini d'épuiser l'inépuisable »².

Saint Bernard et les siens ne se posent pas en théologiens, encore moins en exégètes³. Ils restent et veulent rester auteurs

1. Dernière citation de M. le Ch. CERFAUX, *op. cit.*, p. 222.

2. D'une note privée de M. l'abbé JEAN CHATILLON, à propos d'un article de F. GUIMET : *Charitas ordinata et amor discretus dans la théologie trinitaire de Richard de Saint-Victor*, dans *Revue du Moyen âge latin*, IV, 1948, pp. 225 seq. et en particulier de sa note 6, p. 231.

3. A noter cette réflexion d'un théologien : Si l'on voulait étudier de près l'exégèse de saint Bernard « il serait de la plus haute importance de faire remarquer combien, par le détour d'une exégèse qui nous paraît et est si souvent fantaisiste, saint Bernard arrive au vrai sens de l'Écriture ! » P. M. STANDAERT, *op. cit.*, p. 134. — Questionné sur le sens du point d'exclamation final : étonnement, admiration, satisfaction..., l'auteur répond qu'il trahit sa surprise un brin scandalisée devant le dénouement

spirituels. Ce n'est point de leur part, mépris de la science ni de la raison ; le rôle qu'ils assignent à cette dernière demeure d'une extrême importance : de vérification, d'appui retrouvé au retour des *excessus mentis* ou sorties de soi provoquées par l'amour, de protection contre les écarts et les illusions possibles. C'est incapacité d'abandonner, même pour un instant le contact savoureux de la sagesse ; de consacrer le temps qu'il faudrait au jeu compliqué du mécanisme de la science. Ils ne se défient peut-être pas de la raison ; leur foi en elle manque de ferveur. Les intuitions de l'amour leur inspirent plus de sécurité. « Ce n'est plus ici la raison éclairée par la foi qui juge et argumente, mais le sens ou l'œil du cœur, la pointe de l'esprit ou le sommet de l'âme qui sentent, voient, goûtent, entendent ou comprennent. L'Écriture n'est plus le « lieu théologique » où le Docteur va quérir ses prémisses, mais le jardin fermé où l'âme rencontre l'Époux afin d'entendre le son de sa voix et respirer l'odeur de ses parfums. La découverte du sens spirituel est ainsi le fruit d'une intuition ou d'une expérience intérieure qui révèle à celui qui l'éprouve la profondeur de son âme ou les mystères de Dieu »¹.

* * *

Ces procédés évitent à leurs usagers certains risques inhérents à l'emploi des cadres rationnels, des disciplines extérieures évoquées plus haut : querelles d'écoles si fréquentes au moyen-âge. Car on se comprend et s'entend beaucoup moins facilement entre gens d'esprit, qu'entre gens de cœur. Les spirituels cisterciens sont gens de cœur et leur accord est touchant autant que leur émulation. Tandis que fait rage la bataille des universaux, qu'Abélard dresse ses machines de guerre dialecticiennes contre ses anciens maîtres ou ses rivaux, Bernard, sans ombre de jalousie, sans crainte de concurrence, entraîne Guillaume de Saint-Thierry, excite Aelred de Rievaulx, réédueque Guerric d'Igny, un écolâtre ; et en même temps, si sereine et lucide est chez lui la divination du cœur, maintient aux écoles un Jean de Salisbury, un jour évêque de Chartres, Robert Poulle, plus tard cardinal et y pousse le futur Maître des Sentences, Pierre Lombard².

Par ailleurs, devançant la malédiction de Bossuet, à « la connaissance stérile qui ne tourne pas à aimer », Gilbert de Hoiland, pour qualifier l'intime disposition de certains esprits de son temps,

quasi inattendu mais incontestable de cette exégèse « fantaisiste ». L'explication, c'est, on le répète, qu'il n'y a pas ici exégèse, mais interprétation spirituelle des textes sacrés à l'aide de procédés spéciaux, inconnus de l'exégèse normale, et même inadmissibles pour elle sous peine de mériter en effet l'accusation de fantaisiste.

1. Abbé J. CHATILLON, *Note sur le sens spirituel de l'Écriture dans la littérature médiévale*; cf. *Rev. du Moyen âge latin*, IV, 1948, p. 437-439, n. 2.

2. *Ep.*, CCCLXI, 562C ; CCV, 372C ; CCCCX, 619A.

dénoncera, Cantique en mains, leur stérilité¹. Ils peuvent atteindre à quelque intelligence du sens sacré des Écritures, *ad sacratum aliquem in Scripturis intellectum pertingere*. C'est là un très grand pas. Celui qui réussit à le faire demeure pourtant incapable de pénétrer la signification savoureuse du mystère, si l'amour ne répond². Stérile est l'intelligence que n'accompagne dès le premier instant, *coeva*, comme une sœur jumelle, un tendre attachement. L'Écriture elle-même contient en ses flancs, offerte au lecteur, la semence de ce double fruit : connaissance et amour. Tout n'y est point que subtilité pour l'esprit, mais suavité pour le cœur. C'est une lumière, sans doute, mais aussi un feu ; tout cela en même temps. Stérile en l'âme, la Parole divine, si elle ne l'éclaire à la fois et ne la brûle. L'intelligence peut bien faire des découvertes ; à quoi servent-elles si l'amour reste enclos dans une carapace glacée ? La preuve est faite : stérile et inefficace en l'âme, la flamme ardente de la Parole de Dieu. Le feu éclaire, c'est entendu ; mais c'est beaucoup plus son affaire de consumer. Après avoir appuyé ces réflexions sur Isaïe et saint Luc, Gilbert les résume en cette brève parole de Job : la parole de Dieu répand sur terre comme une semence lumière et chaleur. Et il constate avec regret : je ne sais comment, la lumière germe plus vite, et les hommes l'ont préférée à la chaleur. La lumière satisfait davantage, et ils refusent leur embrassement à l'objet d'où elle jaillit, la Parole divine. Ils osent reprocher à l'Écriture son impuissance à les échauffer. Ils accusent sa stérilité. C'est eux les impuissants et les stériles, car, autant qu'il est en elle, la divine Parole croît toujours et fructifie.

Aussi bien, les sciences auxiliaires, les disciplines extérieures nécessaires à l'établissement d'un exégèse vraiment rationnelle, ne feront jamais tort à la vie intérieure de la Bible, à la vie spirituelle de son lecteur, à leur mutuelle compénétration, à cette assimilation que permet l'usage du goût spirituel, tant qu'elles garderont cette seconde place d'annexes et d'auxiliaires. C'est une réplique de l'attitude observée avec une persévérance attentive par les vieux auteurs : la raison, instrument de l'intelligence, doit rester la suivante de la volonté, *pedissequa voluntatis*, elle-même au service de l'amour. Si elle se sait nécessaire, la raison ne se prend jamais pour but et veille à empêcher son activité

1. *In Cant.*, XXIV, 2, P. L., CLXXXIV, 125D seq.

2. Insufficiens *sacrato sensui*, si *affectus non respondeat*, *ibid.* Ce passage de GILBERT gagne à se lire à la lumière des textes étudiés p. 91 et suivantes. La répétition du *sacratus* nous y invite. D'où ces remarques : le *sacratus intellectus* pourtant réservé ici à l'intellectuel pur, n'exclut pas, à cause du contexte, l'idée de lecture en profondeur ; de même le *sacratus sensus* éveille, à côté de la traduction : signification, l'idée du sens du goût approprié à cette lecture avec ses effets savoureux dans l'âme ; destiné à provoquer l'amour, *affectus*, il suppose en outre, tout au long de l'opération, la présence et la correspondance active de ce dernier.

de jamais devenir envahissante. Elle se garde avec soin d'oublier sa dépendance de l'amoureuse volonté qui la stimule et lui demande son concours. Elle réfère à l'amour chacune de ses trouvailles et puise en lui un nouvel élan pour activer ses recherches.

* * *

Si maintenant, reprenant le grand courant qui nous entraîne depuis le début de l'étude actuelle, nous essayons de fixer le droit de saint Bernard et de ses disciples, à l'originalité, nous pourrions, semble-t-il, l'affirmer sans trop de crainte : ce droit c'est l'emploi de la Bible qui l'établit et le garantit. C'est en fonction de la Bible que s'évalue leur originalité comme auteurs spirituels.

Originale, sur ces hauteurs où les attire l'amour du Dieu de Désir, *movet sicut desiderans*, leur rencontre avec la Bible, don de Dieu, moyen de conversation et de contact avec Dieu¹.

Originale, cette prise de contact par le recours au sens spirituel du goût, instrument préparé pour nous, dans et par le Christ, d'intime liaison entre les profondeurs de l'âme et l'efficace Bonté de Dieu².

Originale autant que hardie, la manipulation de cet instrument, qu'il serve à « expérimenter » la divine Présence sous la lettre, ou à interpréter les textes³.

Originale la position des vieux auteurs installés, pour cette interprétation scripturaire, et à cause de leur procédé « gustatif » dans une sorte d'indépendance vis-à-vis des Pères de l'Église, qu'ils connaissent pourtant si bien, et qu'ils apprécient de même⁴ ; indépendance plus marquée vis-à-vis des maîtres — *magistri*, des Écoles cléricales de leur temps, que leur qualité d'interprètes — *interpretes*, leur interdit cependant de déprécier⁵.

Originale leur langue biblique, créée par et pour eux, sacrement visible et vivant de leur intimité profonde avec les Écritures, seule adaptée, adéquate, à ce rôle exclusif de spirituels qu'ils veulent tenir⁶.

1. Ci-dessus, ch. I, pp. 37-48 et ch. II, pp. 49-82.

2. Ci-dessus, ch. III, pp. 83-105.

3. Ci-dessus, ch. IV, pp. 107-127.

4. Ci-dessus, ch. V, pp. 129-139. — Cette espèce d'indépendance se vérifie surtout à propos de saint BERNARD. Elle est moins sensible chez un GUILLAUME DE S. T. — sauf peut-être dans son *Exposé sur le Cant. des Cant.*, ouvrage spirituel précisément inspiré de l'abbé de Clairvaux. — Dans ses ouvrages théologiques (*l'Énigme de la Foi*, ou le *Traité sur le Sacrement de l'Autel*), G. se montre soucieux de marcher sur les traces des Pères : *praecedentium Patrum vestigia venerantes, procedamus* (*P. L.*, CI.XXX, 416B), et dans son *Commentaire de l'Épître aux Romains*, il se défend de dire quoi que ce soit de son cru (de même dans le *Traité sur le Corps et l'Âme*; cf. traduction J.-M. DÉCHANEY, dans *Œuvres choisies de Guillaume de S. T.*, Paris, 1944, pp. 81 et seq.). Encore un fait qui illustre les méthodes différentes des deux amis, l'un plus « théologien », l'autre plus « spirituel ».

5. *Ibid.*, pp. 139-156.

6. *Ibid.*, ch. VI, pp. 157-165.

Originale enfin, cette spiritualité fondée surtout sur la Bible — on dirait presque : uniquement — parce que seule cette dernière peut les conduire et les maintenir sur les cimes où ils la rencontrent, où habite le Dieu de Désir, ou son Désir veillant le leur, ils veulent à tout prix le rejoindre et demeurer dans l'unité d'esprit avec lui, *unus cum Deo spiritus*¹. Car la Bible est une nourriture et elle décuple leurs forces. La Bible est l'air qu'ils respirent et qui les fait vivre. Davantage encore, elle est, par ses significations multiples, cette atmosphère sillonnée d'une infinité de courants, qui soufflent en des sens divers, mais toujours vers le haut, à la différence de l'atmosphère terrestre. Comme, dans le vol à voile, chaque planeur saisit au passage la vague d'air, puis glisse à une autre ou pour monter ou descendre, ou simplement pour se soutenir ; ainsi le lecteur spirituel de la Bible y capte, selon la finesse de son sens intime, les courants où s'abandonner pour monter de plus en plus haut vers le Dieu qui l'attire, *movet sicut desiderans*.

Cela suppose évidemment une assimilation, une méditation assidue de la Bible. Saint Bernard, avec son extraordinaire puissance de réflexion, *mirè cogitativus*, en restera sans doute un des plus grands exemples. Il dut atteindre avec elle cette enviable simultanéité, *simul*, dans les avances mutuelles ; cette bienheureuse « mixture », *mixtim*, des activités ; ce « totalitarisme » du don, de l'accueil, de la fusion, *ut totum in illo, sic totum ex illa*, qu'il dépeignit si bien à propos de la grâce et du libre arbitre².

Après lui, la fréquentation intense de la Bible va diminuant avec la ferveur religieuse. Rançon de la richesse et de la renommée, la vie extérieure envahit de plus en plus les monastères cisterciens avec le goût nouveau de la spéculation et de la critique rationnelle. L'accent se déplace de façon insensible et passe de la Bible au raisonnement. Elle cesse de se mêler au style et n'est plus que matière à citations textuelles ; on en compose d'ailleurs des répertoires. Thomas le Cistercien en abusera. Hélinand les connaît, mais, au fond, demeure fidèle aux procédés éprouvés de la spiritualité cistercienne. Il voit son temps préférer la littérature et les ébats scolaires à la Bible. Lui, le jongleur au couvent, sait encore les balancer avec harmonie. Mais de mauvais clercs incapables de régler leurs mœurs sur les préceptes de l'Écriture, l'utilisent au contraire pour voiler leurs dérèglements³.

Avec Césaire d'Heisterbach, la rupture est accomplie ; l'âge d'or de la spiritualité scripturaire cistercienne se termine. Pour ce contemporain d'Hélinand, un peu plus jeune et aussi disert

1. Ci-dessus, pp. 167-176.

2. Retrouver le texte p. 46.

3. *In. Pent.*, III, *P. L.*, CCXII, 635A-D.

que lui, la Bible ne doit être envisagée qu'en fonction de la prédication ou de l'enseignement. L'institution des Ordres mendiants, Prêcheurs ou Mineurs, implique cette exigence. Il s'étonne de trouver encore chez certains moines une telle avidité de lire la sainte Écriture, qu'ils semblent prêts à dévorer le volume entier de la Bible, *sic avidi sunt in lectione sanctarum Scripturarum, ut volumen totius Bibliae devorare videntur*. Conduite à réformer. Nous, les cloîtres, qui ne pouvons prêcher, nous n'avons nul besoin de nous « empiffrer » de ce miel du Livre sacré, *nobis claustralibus, quibus praedicare non licet, non est opus, ut de melle Sacrae Scripturae usque ad satietatem comedamus*; pour nous, pour notre salut, c'est bien assez du chant, de la lecture et d'une modique intelligence des textes, *eo quod ad salutem nobis sufficiat, si cantare et legere et de lectis aliquid intelligere noverimus*¹. Sous ces phrases au ton légèrement déplaisant, se cache plus que de la surprise : une véritable incompréhension des Écritures et de leur rôle dans la vie monastique. On la sent, hélas ! définitive ; le temps est bien passé de traduire *intelligere* par lecture en profondeur.

C'est maintenant le triomphe de « l'esprit positif », du « sens critique soucieux de précision rigoureuse ». Saint Thomas peut venir, dont « le principal mérite dans l'histoire de l'herméneutique est d'avoir déterminé et justifié doctrinalement cette nouvelle orientation de l'exégèse chrétienne »². Nous en savons les suites. « La théologie va se constituer désormais en marge de la Bible, dont le catholicisme se désaffectionnera progressivement : l'unité de la pensée chrétienne sera rompue »³. On pouvait, on devait même livrer le sens littéral aux exigences de l'esprit critique ; tout commandait, mais personne ne sut le voir, le maintien du sens spirituel religieux ; l'on s'en détourna au détriment des exigences de la vie intérieure. Un saint Thomas n'en pouvait souffrir : sans doute, et à juste titre, son style n'est pas scripturaire et ses citations de la Bible, tout différemment conçues, ne servent qu'à renforcer ses syllogismes ; sa pensée profonde, cependant, parce qu'il est un saint, continue de courir au niveau des rencontres mystérieuses et des secrets épanchements entre l'âme avide et la divine Suavité. Mais combien le sentent en lisant la Somme ? Des constructions logiques de cette dernière, on peut ôter la Bible : toute la bâtisse tient encore debout. Un tout petit nombre de vrais disciples constatent seuls qu'elle est devenue inhabitable.

1. *Homélies...* ; cité par SHONBACH, dans *Studien zur erzählungsliteratur des Mittelalters*, 1902, IV, VII, 29.

2. P. SERICQ, O. P., *Esquisse d'une histoire de l'exégèse latine au moyen âge*, Paris, 1944, p. 208.

3. P. DANIELOU, recension de l'ouvrage du P. SERICQ, dans *Études*, t. 245, 1945, p. 280.

Mais les autres ? Melchior Cano blâmera vertement les théologiens qui, s'inspirant d'une scolastique « misérable », délaissent l'Écriture et croient exposer la divine vérité en l'entortillant de syllogismes filandreux¹. Ils n'attendent point, d'ailleurs, le seizième siècle pour naître ; et la race n'en est peut-être point tout à fait éteinte². Qu'on essaie, en revanche, tâche impossible, sinon par la pensée, d'arracher la Bible aux productions vivantes, au style de saint Bernard et de son école, il ne reste plus rien, qu'un magma sans forme, sans nom, sans usage.

Pour l'explication du développement et du rayonnement de la mystique scripturaire cistercienne, il ne faut pas oublier de noter avec insistance et de mettre en valeur l'atmosphère créée par saint Bernard lui-même. Il la crée, ne serait-ce d'abord qu'en en groupant les éléments qui flottaient dans l'air à l'époque. Il influence ensuite les esprits les plus éminents : un Guillaume de Saint-Thierry ne devient vraiment lui-même qu'après la rencontre de saint Bernard et sous l'effet de son amitié ; grâce à ce dernier, d'autre part, les Victorins ne sont pas que de purs symbolistes. Mais son rayonnement personnel facilite l'expansion de cette atmosphère. Il s'est identifié à Cîteaux et à ses usages dès son entrée en religion ; Cîteaux, en retour, ne tarde pas à s'identifier à lui, s'appropriant ses façons de voir, ses sentiments. Les seules circonstances de son arrivée à Cîteaux ne prouvent-elles pas qu'il est fait pour Cîteaux et Cîteaux pour lui ? L'élite du clergé, des fidèles, subit son attraction, se laisse enchaîner, parfois même entraîner au cloître. Les fondations se multiplient ; et parce que l'on y reçoit, parce qu'elles font circuler les traités, sermons, lettres de l'abbé de Clairvaux, l'atmosphère bernardine se répand dans l'Église entière, au sein de laquelle la spiritualité cistercienne se développe à l'aise.

Dans une de ces phrases coutumières aux horizons sans fin que la « Vie de saint Bernard », son si intime ami, inspire à Guillaume, celui-ci nous livre et la source et le secret de cette atmosphère, de cette influence. « Lorsqu'il plut à Celui qui l'avait séparé du monde et appelé à son service de révéler sa gloire en la personne de Bernard, en l'inondant d'un surcroît de grâce, et de l'employer au rassemblement et au rappel à l'unité d'une foule d'enfants de Dieu ça et là dispersés »³, Il inspira à Étienne Harding de fonder Clairvaux et d'en nommer Bernard abbé⁴. Quelles perspectives ouvre soudain devant les yeux, appliqué à saint Bernard et à son œuvre, ce commentaire prophétique

1. *De locis theologis*, VIII, 1.

2. Voir plus haut, p. 79 la brève remarque à propos du « thomisme littéral » coupé de l'Écriture.

3. cf. *Joan.*, XI, 52.

4. *Vita prima*, I, 5, 25, l. c., 241C.

ajouté par saint Jean à la parole de Caïphe au Sanhédrin ! C'est le Christ d'Afflighem serrant Bernard sur sa poitrine sanglante. Méditée à l'issue de ce travail, une telle phrase n'offre aucune exagération. Pendant un siècle, jaillie du cœur brûlant de saint Bernard, la spiritualité cistercienne, en toute vérité, se fit, entre des milliers d'enfants de Dieu, venus de tous les points du globe, sortis de toutes les conditions sociales, de toutes les situations morales, l'instrument d'unité le plus accompli dans la Passion du Christ et la Charité du Dieu de Désir ; la Bible tenant dans cette œuvre le tout premier plan.

Des considérations de cet ordre ont amené le P. Spicq, déjà cité, à insérer dans la conclusion de son livre les réflexions suivantes qui lui en feront pardonner d'autres moins heureuses : « ...les exégètes médiévaux ont lu la Bible dans le même esprit qui l'avait inspirée » ; c'est la parole de Guillaume de Saint-Thierry rencontrée naguère¹ ; « voilà pourquoi ils pouvaient découvrir comme d'instinct le vrai sens des textes, car leurs pensées étaient spontanément en harmonie avec celles des livres saints, ils vivaient des réalités que leur exégèse s'appliquait à découvrir sous les mots... Bien plus, l'un des plus grands mérites des médiévaux ayant été de se rattacher fidèlement à l'exégèse patristique et d'en conserver l'esprit, ils ont développé l'intelligence de la Bible dans un sens harmonieux, et dans une sécurité parfaite »². L'on ne saurait mieux dire, ni qui convint avec plus de justesse aux spirituels cisterciens.

Au nom des vieux auteurs, et trouvant le moyen d'y insérer, par l'*in apertionem Scripturarum*, le rappel savoureux de sa théorie favorite sur le goût spirituel des Écritures, Guillaume de Saint-Thierry propose à notre dévotion cette prière : « *meditantibus et loquentibus et scribentibus de te, da, quaeso, sensus sobrius, verba circumcisa et disciplinata; cor ardens de te, o Jesu, in apertionem Scripturarum, quae de te sunt, à ceux qui méditent, parlent ou écrivent sur vous, accordez, je vous prie, une sensibilité attentive, un verbe châtié et bien séant, un cœur embrasé de votre amour, ô Jésus, pour la pénétration des Écritures, remplies de Vous* »³.

Exaucés par Dieu et bénéficiaires heureux de ces dons implorés, il ne nous restera plus qu'à obéir à l'injonction de saint Bernard fidèle, lui aussi, aux thèmes familiers : « *At si cui forte vestrum clausum vel obscurum aliquid de Scripturis interdum eluxerit, tunc prorsus necesse est pro percepta coelestis panis alimonia*

1. P. 51.

2. *Op. cit.*, pp. 372-373.

3. *Medit. Orat.*, III, P. L., CLXXX, 213D.

divinas mulceat aures in voce exsultationis et confessionis sonus epulantis, si parfois, lisant la Bible, quelque passage fermé et obscur s'illumine pour vous, faites-vous aussitôt un devoir, en reconnaissance de ce pain nourrissant venu du ciel, de charmer l'oreille divine par ce cri d'allégresse, par ces acclamations qu'arrache au convive une table bien servie »¹.

1. *In Cant.*, I, 9, 788D.

TABLE ONOMASTIQUE

- Abélard, 46, 127, 131, 143, 151.
 Adam de Perseigne, 35, 56, 109.
 Aelred de Rievaulx, 26, 38, 49, 60,
 74, 89, 97, 104, 109, 116, 149,
 160, 174.
 Alcher de Clairvaux, 31.
 Ambroise, Saint, 14, 147.
 Amédéc de Lausanne, 109.
 Aristote, 15, 18, 19, 30, 139.
 Augustin, Saint, 14, 15, 19, 53, 63,
 120, 131, 145, 149, 169.
- Beethoven, 20, 116.
 Benoît, Saint, 31, 34, 50, 51, 58,
 64, 65, 66, 76, 77, 113, 136, 139,
 146, 158, 170.
 Beguin, 47.
 Bernard, P. (O. P.), 32.
 Besse, Dom, 161.
 Blic, J. de, 31.
 Bloch, M., 47.
 Blondel, M., 28.
 Bossuet, 174.
 Bourgeois, R., 125.
 Brémond, H., 87.
 Brunet, A., 31, 46, 130, 140, 141,
 145, 146, 148, 151.
- Cassiodore, 145.
 Cerfaux, Ch., 172, 173.
 Césaire d'Heisterbach, 118, 177.
 Châtillon, J., 131, 173, 174.
 Chevalier, J., 28.
 Claudel, P., 161.
 Congar, Y., 14, 80.
 Corneille, 163.
- Cornificius, 139.
 Courcelle, P., 14.
- Dalloz, P., 115, 118, 119, 124, 125,
 149, 164.
 Daniélou, J., 22, 131, 178.
 Dante, 45, 73, 140.
 Daunou, 62.
 Davenson, H., 126.
 Déchanet, J.-M., 90, 148, 176.
 Denys l'Aréopagite, 160.
 Descartes, 18.
 Didier, J.-Ch., 122.
 Dubarle, P., 131.
 Dubois, J., 38, 74, 116.
 Du Bos, Ch., 117.
- Étienne Harding, 47, 179.
 Eugène, III, 71, 124.
- Faber, 22.
 Fracheboud, A., 160.
 François d'Assise, Saint, 73.
 François Xavier, Saint, 73.
- Galland de Rigny, 133.
 Geoffroy de Clairvaux, 160, 162,
 165.
 Gertrude, Sainte, 104.
 Ghellinck, J. de, 142.
 Gilbert de Hoiland, 19, 39, 53,
 61, 77, 89, 108, 160, 174,
 175.
 Gilbert de la Porée, 143, 157.
 Gilson, É., 20, 47, 141, 142, 143,
 144, 145, 161.

- Grégoire le Grand, Saint, 15, 63, 84, 118, 131, 132, 136, 147, 167, 169.
 Guardini, R., 26, 27.
 Gueric d'Igny, 35, 38, 53, 61, 62, 85, 89, 97, 103, 104, 120, 141, 153, 160, 161, 174.
 Guillaume de Conches, 141, 143.
 Guillaume de Saint-Thierry, 15, 17, 19, 25, 26, 27-29, 35, 37, 38, 44, 45, 50, 51, 52-54, 64, 67, 73, 86, 89, 90-97, 99-103, 108, 120, 125, 129, 130, 133, 143, 145-149, 151, 152, 154, 160, 170, 174, 176, 179, 180.
 Guinet, F., 173.
 Hélinand de Froidmont, 24, 34, 35, 52, 55, 108, 109, 116, 139, 145, 147, 153, 177.
 Henri Murdach, 104, 147.
 Hildegarde, Sainte, 71.
 Hippolythe, Saint, 22.
 Hubert, P., 142.
 Hugues de Saint-Victor, 75, 131, 145, 150, 151.
 Hugues Méteil, 146, 157.
 Isaac de l'Étoile, 38, 60, 109, 140, 159, 160.
 Jean Chrysostome, Saint, 26.
 Jean de Salisbury, 174.
 Jérôme, Saint, 14, 63, 84, 121, 141, 158.
 Joachim de Flore, 71.
 Lacordaire, 26.
 Le Bail, A., 51, 163, 170.
 Leclercq, J., 37, 63, 142, 147.
 Léon, Saint, 96.
 Losski, V., 161, 167.
 Lubac, H. de, 131, 132, 147.
 Mabillon, J., 22, 46, 61, 87, 118, 130.
 Malevez, L., 91.
 Marrou, H.-L., 126.
 Melchior Cano, 178.
 Nicolas de Clairvaux, 46.
 Norbert, Saint, 71.
 Origène, 59, 129, 147, 167, 171.
 Paré, G., 31, 46, 130, 140, 141, 145, 146, 148, 151.
 Pascal, 18, 22, 35, 119, 169.
 Péguy, 70.
 Petit, P., 79.
 Philon, 14.
 Pie XI, 13.
 Pie XII, 13, 67.
 Pierre de Celle, 37, 71, 160.
 Pierre Lombard, 174.
 Pierre le Vénéral, 74.
 Platon, 18, 19, 164.
 Plotin, 14.
 Ptolémée, 139.
 Racine, 163.
 Rhaban Maur, 145, 150.
 Robert Pouille, 164.
 Rolland, R., 114, 116.
 Rousseau, O., 83.
 Scholen, G.-G., 165.
 Schonbach, 178.
 Spick, P., 142, 178, 180.
 Standaert, M., 146, 161, 173.
 Thomas d'Aquin, Saint, 19, 26, 30, 31, 32, 46, 145, 171, 178.
 Thomas le Cistercien, 177.
 Thomas de Saint-Omer, 147.
 Tremblay, P., 31, 46, 130, 140, 141, 145, 146, 148, 151.
 Vacandard, É., 45, 71.
 Virgile, 73, 87, 139, 140.
 Wilmart, A., 22, 37, 157, 159.

INDEX

A défaut d'une table analytique, difficile, pour ne pas dire impossible à établir, on trouvera ici un index d'un certain nombre de mots-clefs, d'expressions, de thèmes et de citations propres à l'école cistercienne.

- AFFECTUS, AFFICERE, 44, 53, 98, 103, 105, 114, 175.
 ALLEGORIA, 132 seq., 150, 152, 153; *allegoriarum umbræ*, 133, 134, 136, 138.
 AMOR IPSE INTELLECTUS EST, 15, 154.
 ANIMA SITIENS, 47, 164.
 APERIRE (sensus), 96, 143.
 ARDENS ET LUCENS, 13, 53, 82, 96, 108, 131, 134, 137, 140, 153, 156, 170, 172.
 COLLATIO, 146, 149.
 DEUS CHARITAS EST, 27, 38, 39, 54, 70, 74.
 DEUS [MOVET SICUT] DESIDERANS, 39, 40, 42, 43, 44, 51, 54, 66, 68, 74, 81, 82, 86, 98, 152, 160, 165, 169, 176, 177.
 DISPUTATIO, 146.
 DOCTOR, 63, 141.
 DOCTUS, 63, 64, 141.
 Exégèse, 82, 167.
 EXPERIENTIA, 29, 92, 93, 152, 172.
 FAS (*non est fas*), 72, 73, 80, 109, 158.
 GUSTATE ET VIDETE QUONIAM, SUAVIS EST DOMINUS, 50, 74, 87, 90, 96, 98, 150, 151, 158.
 GUSTUS (sens spirituel), 69, 77, 88, 90, 91-97, 99, 100, 101, 104, 146, 149, 150.
 INTELLIGERE (pénétrer les Écritures), 88, 91, 92, 94, 96, 117, 129, 143, 167, 178.
 INTELLECTUS (pénétration à travers la lettre jusqu'à l'esprit des Écritures), 88, 99, 100, 101, 102, 146, 149.
 INTELLECTUS (Intelligence), 103, 105, 132, 136, 175.
 INTELLIGENDAE SUNT SCRIPTURAE, 51, 86, 143.
 INTERPRES, 53, 140, 141, 176.
 Jus (opposé à *fas*), 72, 73.
 LECTIO DIVINA, 15, 49, 50, 51, 71, 77, 79, 82, 83, 86, 141, 146, 147, 151, 158, 172.
 MAGISTER, 63, 140, 162, 171, 176.
 MENS, 89.
 MEDITATIO, 146, 148.
 NOBIS (propter nos = l'Écriture est pour nous), 68, 69, 80, 85, 99, 121, 124.

- ORDINATIO, 33.
 PALATUM CORDIS, 121.
 PALPARE MANU, 91, 92, 95, 168.
 PENETRALIA, 101, 104, 152.
 PROPINARE, HAURIRE, 98, 134, 168.
 QUAESTIO, 149.
 RATIO PEDISSEQUA VOLUNTATIS, 31, 175.
 SAPIENTIA (*a sapore*), 77, 89, 90, 117, 122, 173.
 SCIENTIA, 77; *scientia litterarum*, 25.
 SCIOLUS, 102, note 4.
 SCRIPTURA VERITATIS TUAE, 53, 54, 73.
 SENSUS (intelligence, esprit), 143.
 SENSUS (organe de perception spirituelle), 69, 87, 88, 90-97, 101, 143, 146, 149, 150.
 SENSUS (différent sens de l'Écriture), 146, 150, 151, 172.
 SENTENTIA, 154.
 SENTIRE DE DOMINO IN BONITATE, 50, 74, 87, 95, 98, 151.
 UNUS CUM DEO SPIRITUS, 48, 52, 62, 86, 177.
 VELUM LITTERAE, 100, 104, 152.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Références.	11
Introduction	13
Chapitre I : RENCONTRE AVEC DIEU	37
Chapitre II : FACE A LA BIBLE	
I Les sentiments de Bernard	49
II Les dispositions de Bernard	63
III L'attitude de Bernard	72
Chapitre III : L'INTERPRÉTATION BERNARDINE DES ÉCRITURES, SA NATURE	
I L'instrument d'investigation	83
II La méthode	98
Chapitre IV : ID. SON MODE	107
Chapitre V : ID. SON ORIGINALITÉ	
I Par rapport à celle des Pères	129
II Par rapport à celle des maîtres contemporains	139
Chapitre VI : LE STYLE BIBLIQUE	157
Chapitre VII : SPIRITUALITÉ BIBLIQUE	167
Table onomastique	183
Index	185
Table des matières	187